

## Prologue

« Je suis une femme exactement comme vous. »

« **B**rigitte Macron (née Trogneux, ex-Auzière), née le 13 avril 1953 à Amiens, est une enseignante française et l'épouse d'Emmanuel Macron, président de la République française. »

La notice Wikipédia de Brigitte Macron est à son image. Oui, elle a 65 ans et l'assume, contrairement à beaucoup d'autres, bien plus jeunes qu'elle, qui corrigent leur âge sur le site collaboratif mondial. Oui, son statut professionnel apparaît avant son statut conjugal : elle est enseignante ET épouse. Son métier n'a pas disparu derrière son homme, même si ce dernier est désormais président de la République. Brigitte Trogneux, épouse Macron, reste « Brigitte », comme l'acclamaient les supporters du candidat Macron pendant la campagne présidentielle et comme l'appellent les médias du monde entier. Vue de loin, jusqu'à cette arrivée à l'Élysée, la vie de Brigitte

Macron ressemble à celle de milliers de femmes françaises : une enfance et une adolescence bourgeoises et provinciales, des études de lettres, une carrière dans l'enseignement, un premier mariage et trois enfants, un divorce et un remariage, sept petits-enfants. Un parcours d'un classicisme absolu.

De près, c'est une autre histoire : le classicisme s'épice de mille manières.

D'abord dans cette jeunesse où, enfant des années 1950 et jeune fille des années 1960, elle a reçu une éducation certes rigoureuse, mais lui autorisant une liberté de penser peu commune. Dans son mariage, alors qu'elle n'a que 21 ans, avec un banquier. Dans son choix ensuite de faire des études, puis de travailler et de continuer à enseigner les lettres classiques après la naissance de ses enfants. Dans ses années de professorat où elle laisse à des centaines d'élèves le souvenir d'une femme « spontanée », « joyeuse » et « libre ». Dans sa rencontre avec Emmanuel Macron en 1992, mille fois racontée, digne d'un scénario de film. Dans cette histoire d'amour hors du commun, qui a coûté au jeune homme d'alors son entrée à l'École normale supérieure, raconte-t-il dans *L'Obs* en février 2017 :

— La vérité est que je ne jouais pas le jeu. J'étais trop amoureux pour préparer sérieusement le concours. Le cœur et la raison sont incompatibles.

Dans son divorce en 2006 d'avec le père de ses trois enfants. Dans son second mariage en 2007, avec Emmanuel Macron. Dans cette famille recomposée où son compagnon a pu et su trouver sa place : on l'a vu

lorsque les enfants de Brigitte – et leurs conjoints – se sont tous impliqués dans sa campagne en 2017. Dans cette ascension vers la lumière au fur et à mesure que son époux se fraye un chemin en politique : elle avait rencontré le lycéen, côtoyé l'étudiant brillant, épousé le banquier ; elle se retrouve femme de candidat, puis de président de la République. Dans son look de femme bourgeoise, dont les blousons en cuir, les jeans cigarette, les jupes courtes et le sourire éclatant pimentent la blondeur classique.

Juste après l'élection, la journaliste Eleanor Steafel résumait ainsi l'image paradoxale de la nouvelle Première dame française, dans le quotidien conservateur britannique *The Telegraph* :

« Intelligente et élégante, avec des yeux bleus pétillants et un sourire hollywoodien assorti à celui de son mari, Mme Trogneux – 64 ans, mère de 3 enfants et grand-mère de 7 petits-enfants – est l'image même d'une Première dame moderne. C'est aussi la plus âgée, après Bernadette Chirac. »

C'est dans ces contradictions apparentes qu'éclate peut-être le mieux la modernité de Brigitte Macron. Contradictions dans lesquelles beaucoup de Françaises – et d'étrangères – se reconnaissent, menant cette même vie de mère attentive, de femme active et d'épouse amoureuse. Sa popularité auprès des femmes est forte : moderne, libérée, épanouie, mais aussi grand-mère de sept petits-enfants dont elle est proche... Elle incarne à merveille les étapes d'une vie de femme d'aujourd'hui : les jeunes remarquent son cran, les femmes actives admirent son parcours, les

retraitées réalisent à quel point sa carrière et sa vie privée sont extraordinaires.

Et Brigitte Macron maîtrise parfaitement les codes de cette transgression finalement très maîtrisée qui fait d'elle aujourd'hui une « épouse de ». Caroline Pigozzi définissait joliment son rôle auprès du président dans l'interview que Brigitte Macron avait accordée à *Paris Match* en 2016 :

« Elle est aujourd'hui son ministre de la Sérénité, celle qui emballe chaque journée d'un ruban bleu-blanc-rouge. »

Alors, lorsque le 23 avril 2017, au soir du premier tour, Emmanuel Macron remercie toute sa famille, avant d'ajouter, en se tournant vers elle avec un sourire tendre, « et Brigitte », il le fait sous les vivats enthousiastes du public. À la mention de son nom, la foule se met à scander « Brigitte, Brigitte », déclenchant un sourire amusé du candidat, qui regarde son épouse l'air de dire « Tu es plus populaire que moi ». Et il ajoute, visiblement ému :

— Brigitte, toujours présente, et encore davantage, sans laquelle je ne serais pas moi.

Les bravos éclatent devant cette déclaration d'amour publique. Car pendant cette campagne, « Brigitte », comme l'appellent tous les fans du futur président, est devenue une star : en quelques mois, elle est passée de l'ombre à la lumière. Elle était de tous les meetings, installée au premier rang. Elle s'est retrouvée bombardée en couverture de dizaines de magazines français et étrangers, seule (« Brigitte Macron, femme d'influence », titre *L'Express* en février 2017) ou avec son

mari. Souriante, élégante, proche d’Emmanuel Macron par la présence, les gestes et le regard... Chacun, lors de la campagne, remarque son aisance, sa spontanéité, son sourire éclatant. Elle encaisse sans broncher les rumeurs sur l’homosexualité de son époux, les remarques déplacées sur leur différence d’âge, les critiques sur la longueur de ses jupes...

Elle fait front – à tout.

Elle a de l’étoffe et ça se voit. Elle a un cerveau aussi, ce que les collaborateurs du candidat savent depuis longtemps, et ce dont les journalistes prennent conscience tout au long de cette campagne. Peu à peu, cette épopée est devenue celle d’un couple. Un couple soudé par une histoire hors du commun, dont la complicité intellectuelle éclate aux yeux de chacun, dont l’admiration mutuelle se perçoit dès que l’un des deux est interrogé sur l’autre. Les Français se sont trouvé un couple à la Obama : amoureux, soudé, cultivé, souriant. Au bout d’un an de présidence d’Emmanuel Macron, il semble que Brigitte Macron ait trouvé sa place à l’Élysée : « présidente du fan-club » de son époux, comme elle le dit, mais n’hésitant jamais à lui donner son avis. Et elle est entrée à la troisième place du classement 2017 de *Vanity Fair* des Français les plus influents juste derrière Xavier Niel et Zinedine Zidane.

— Je suis une femme comme vous, ancrée dans la réalité, dit-elle<sup>1</sup>.

---

1. *Elle*, été 2017.

Présente mais discrète. Solaire et rassurante. Bourgeoise et détendue. Lettrée et proche des gens. Classique et sexy. Ce sont ces contradictions apparentes que nous allons tenter de comprendre. Brigitte Macron, femme du XX<sup>e</sup> siècle qui avait 15 ans en mai 68, qui a su toute sa vie conjuguer ses idéaux de liberté et les contraintes de son milieu et de la société.

Avec le sourire.

## Quinze ans de Sacré-Cœur

« Il n’y a pas d’ordre des choses. »

**D**e la petite fille blonde qui vivait au-dessus de la boutique de ses parents à la jolie adolescente qui fréquentait les surboums de la fin des années 1960, il y a longtemps à Amiens et au Touquet que tout le monde connaît la fille des confiseurs réputés que sont les Trogneux. D’ailleurs, dans la préfecture de la Somme, on parle toujours de « la petite Trogneux », alors qu’enseignante pendant des années, ce sont les petits des autres qu’elle a vus défilé dans ses classes. Ses racines sont profondément ancrées dans sa région, depuis des générations du côté paternel.

Elle est née à Amiens dans une famille de commerçants aisés, devenus notables au fur et à mesure de leur succès. Les douceurs des Trogneux, « chocolatiers depuis cinq générations », comme le proclame fièrement la devanture de leur boutique à l’origine de la fortune familiale, sont des institutions locales.

Quarante-cinq tonnes de chocolat et 18 tonnes d'amandes écoulées chaque année, plus de 2 millions de macarons vendus dans les 7 boutiques que comptent les Hauts-de-France, à Amiens, Arras, Lille et Saint-Quentin : la réputation des macarons Trogneux à l'amande et au miel a depuis longtemps dépassé le périmètre de la ville. Ainsi se perpétue la tradition familiale de fabrication de ces délicieux gâteaux introduits en France par Catherine de Médicis au XVI<sup>e</sup> siècle et spécialité de la maison Trogneux depuis 1872. Les Trogneux ont d'ailleurs obtenu en 1992 le grand prix de la meilleure spécialité régionale au salon international Intersuc de Paris. La recette, composée uniquement de produits naturels, n'a pas changé depuis 1872 : amandes, sucre, miel, blancs d'œufs, huile d'amande douce et amandes amères. Dans la ville, des panneaux se chargent de rappeler aux distraits l'existence des macarons et chocolats Trogneux et des deux boutiques de la ville : celle d'origine, un peu vieillotte rue Delambre, et celle, plus moderne, sur le parvis de la cathédrale avec vue imprenable sur le monument en craie blanche typique de Picardie. Au moment des fêtes, plus de 30 000 macarons sont produits quotidiennement dans la fabrique juste en face de La Poste. En 2007 déjà, avant même que le couple Macron ne fasse les gros titres, Jean-Pierre Pernaut, l'un des plus célèbres Amiénois de France, répondant pour *Version Femina* à des questions sur les plats de sa région, citait la friandise :

— Les macarons du chocolatier Jean Trogneux sont tout simplement délicieux.



Lorsque Brigitte naît, le 13 avril 1953, toute la famille vit au-dessus de la boutique, en plein centre d'Amiens, dans les odeurs de chocolat et d'amande. Le week-end, les parents Trogneux, mariés depuis 1931, embarquent leurs six enfants vers la villa familiale du Touquet, le Deauville de la Côte d'Opale. Longée par une immense plage à proximité de l'embouchure de la Canche, la station balnéaire chic construite au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle sur des dunes encore sauvages et surnommée Paris-Plage est encore synonyme, à l'époque, de lieu de villégiature de luxe. Les riches Parisiens et les Anglais y sont moins nombreux que dans les années 1930, mais les notables de la région y viennent volontiers le week-end pour monter à cheval ou pour jouer au casino – il y a en a deux.

Les rues en quadrillage serré d'inspiration britannique de la station, sa grande forêt de pins et les cabines de plage multicolores de son immense front de mer pas encore défiguré par le bétonnage des années 1960 évoquent bien les week-ends en famille dans un entre-soi social confortable.

Achetée en 1950, la villa *Monéjan* (des prénoms des parents de Brigitte, Simone et Jean) est une maison construite dans les années 1920, spacieuse, dotée de balcons et sur trois niveaux d'habitation, à l'entrée de l'avenue Saint-Jean, quand l'artère est encore tranquille avant de devenir lieu privilégié de parade sociale quelques dizaines de mètres plus loin. Située dans le « village suisse », un ensemble de maisons imbriquées les unes dans les autres dans ce quartier résidentiel du Triangle d'or de la ville, elle est composée de briques et de balustrades en bois dans un style un peu hétéroclite

qui n'est pas sans charme. À l'arrière, un jardin clos où les enfants peuvent jouer en paix, lorsqu'ils ne passent pas des heures sur la plage ou dans les eaux fraîches de la mer du Nord.

Les Trogneux, bourgeois et commerçants prospères, se sentent à leur place au Touquet, lieu de villégiature de toute la bourgeoisie locale où l'on vit entre cabines de plage louées à l'année, balades à vélo et matchs de tennis au club local, dans un environnement paisible et huppé. La famille est marquée à droite, à une époque où les maires socialistes et communistes se succèdent sans discontinuer de 1944 à 1989 à l'hôtel de ville d'Amiens. Les parents de Brigitte soutiendront d'ailleurs Gilles de Robien, l'élue UDF qui finira par reprendre la mairie en 1989. Ce n'est pas le cas chez les Macron, qui sont clairement de gauche et qui ont fêté l'accession au pouvoir de François Mitterrand en 1981...

Que ce soit dans l'appartement familial ou en bord de mer, la petite Brigitte, dernière de sa fratrie, ne connaît pas les privations de la guerre, puis de l'immédiat après-guerre. Contrairement à ses aînés puisque le conflit a durablement marqué Amiens, bombardée à deux reprises : en 1940 par les Allemands, puis en 1944 par les Américains qui anéantirent plus de la moitié du centre-ville, dont la confiserie de Jean et Simone Trogneux. Comme partout en France, l'argent manque à la fin de la guerre pour reconstruire rapidement : pourtant, si, dans la petite enfance de Brigitte, Amiens est encore constellée de logements provisoires

pour les sinistrés, la petite fille grandit dans un environnement confortable. En effet, la boutique familiale et l'appartement qui la jouxte, déjà rasés en 1914, ont été diligemment remis sur pied rue Delambre, à deux pas de la place de l'Hôtel-de-Ville.

Au milieu des baraquements de cette reconstruction, l'enfance de Brigitte est privilégiée, financièrement et affectivement. Son père a 44 ans et sa mère 39 lorsqu'elle naît : ils ont rebâti le commerce familial, déjà élevé trois garçons (dont l'aîné a 22 ans de plus que Brigitte) et deux filles dans la France de la reconstruction et des tickets de rationnement... Et voilà qu'arrive cette petite demoiselle blonde, à l'heure où les privations commencent à se faire oublier et la prospérité à revenir :

— J'ai eu la chance d'avoir des parents incroyables, et une famille très aimante et soudée.

Dans une fratrie, le dernier-né peut être totalement surprotégé par ses parents ou au contraire jouir d'une liberté bien plus grande. Pour la petite Brigitte, c'est le dernier cas de figure. Il faut dire qu'elle est gaie, enjouée, drôle. De l'avis général, son père en particulier lui passe beaucoup de choses :

— Je pouvais tout faire, même ramener de mauvaises notes, mais mes parents étaient extrêmement stricts sur le respect que nous devions l'un à l'autre.

Le lien entre l'enfant et l'homme proche de la cinquantaine est profond ; il aime sa fantaisie et sa bonne humeur. L'affection est réciproque et Brigitte se montre très soucieuse des liens familiaux. Des années

plus tard, pendant la campagne présidentielle, plus de 20 ans après la mort de Jean Trogneux, elle confie à Philippe Besson, l'écrivain – et ami –, qui suit la campagne d'Emmanuel Macron pour en tirer un livre :

— Je pense à mon père dans les moments importants ou délicats.

Avec ce père de 44 ans son aîné, qui pourrait être son grand-père, elle fait peut-être pour la première fois le constat que l'âge ne fait rien aux sentiments et que les années d'écart n'empêchent pas la proximité. Les liens avec sa mère, Simone, sont également tendres et affectueux. L'enfant, puis l'ado, coule des jours privilégiés. Sa vie s'écoule paisiblement entre la demeure au-dessus de la boutique à Amiens et les escapades au Touquet. Pourtant, des nuages noirs traversent le ciel familial. Elle déclare à Philippe Besson, en septembre 2016 :

— J'ai été très gâtée, affectivement, socialement, j'avais tout, je ne pouvais me plaindre de rien et pourtant j'ai été une adolescente en souffrance.

Allusion directe aux deuils qui ont obscurci cette enfance dorée : Brigitte Trogneux a huit ans lors de la disparition de sa sœur aînée, brutalement décédée dans un accident de voiture avec son époux, alors qu'elle était enceinte :

— Elle est avec moi tous les jours de ma vie, dit-elle plus de 50 ans plus tard.

Comment se remettre d'une telle perte ? Comment surmonter le choc familial, le déchirement des frères et sœurs ainsi touchés et l'immense chagrin des

parents ? Quelle épreuve difficile que le deuil au sein d'une fratrie !... L'enfant y perd à la fois son frère ou sa sœur, et aussi une partie de ses parents, absorbés par la pire des épreuves et leur propre tristesse. Dans ce malheur, solitude et isolement sont le lot de beaucoup d'enfants, et les parents accablés sont souvent très dépourvus face à ce chagrin. Comme le décrit si justement l'auteur François-Xavier Perthuis, qui perdit sa petite sœur :

— J'étais tellement malheureux de voir mes parents avec un aussi lourd chagrin que je décidai que jamais ils ne pleureraient à cause de moi, que dorénavant je m'effacerais, je ferais comme si je n'étais pas là, je ne demanderais jamais rien, je grandirais, et vite.

On pressent la sidération, mais aussi le resserrement des liens autour d'un tel événement, dans cette famille aimante et unie. Et à peine quelques mois plus tard, une nièce de Brigitte, âgée de six ans, meurt à son tour soudainement, d'une banale crise d'appendicite. Là encore, l'incompréhension devant l'injustice d'une telle peine est profonde. Ce sont des épreuves qui marquent un cercle familial, qui impressionnent un enfant jeune et font rôder autour de lui des peurs et des fantômes. Ce sont aussi des moments qui soudent les familles encore un peu plus et renforcent les liens, accentuent l'importance de la cellule familiale, le soutien que l'on peut y trouver. Ce sont, enfin, des événements qui marquent pour une vie et peuvent donner une énergie, une soif de bonheur et de vivre inextinguibles.

Comme le dit Maupassant, l'un des écrivains préférés de Brigitte Macron, dans *Une vie* : « La vie, voyez-vous, ce n'est jamais si bon ni si mauvais qu'on croit. » Elle confiera des années plus tard que son amour de Maupassant vient précisément de l'omniprésence de la mort dans son œuvre. Elle dira aussi à Philippe Besson que son héros préféré est Dom Juan, « parce que Dom Juan sait qu'il va mourir et il y va ».

Dans le magazine *ELLE*, toujours, elle révèle :

— Cette terreur de la mort, je l'ai toujours connue. Parce que, toute petite, elle est arrivée dans ma vie. Et quand elle surgit, vous êtes totalement décontenancé. Rien ne vous aide. [...] C'est là qu'on comprend qu'il n'y a pas d'ordre des choses.

« Il n'y a pas d'ordre des choses. » Dans quelle mesure cette croyance ancrée si jeune influera-t-elle sur la jeune professeure de théâtre des années plus tard lorsqu'elle rencontrera Emmanuel Macron ? S'est-elle dit aussi à ce moment-là qu'il fallait prendre le bonheur lorsqu'il se présentait ? Car si Brigitte se construit dans cette atmosphère familiale de résilience et de courage, elle grandit aussi dans une atmosphère de grande liberté. Lumineuse, solaire, joyeuse, spontanée et affectueuse, échangeant facilement avec son père comme avec sa mère : elle est chérie par des parents dont elle éclaire la vie après ces épreuves, alors que ses aînés quittent peu à peu la maison.

À l'adolescence, elle est la seule enfant encore présente au domicile familial. Elle jouit bien évidemment de privilèges que ses frères et sœurs n'ont jamais

eus. Pour la féliciter de l'obtention de son brevet, ses parents lui offrent par exemple un cyclomoteur, passeport pour la liberté et l'indépendance : rarissime pour une jeune fille de 15 ans de son époque dans une petite ville de province ! Sa vie sociale devient intense : elle est de l'aveu de tous une jeune fille sociable, charmante, audacieuse. Tous les matins, elle met son uniforme bleu et prend le chemin du Sacré-Cœur, grand établissement privé, fondé en 1801 et sous contrat avec l'État. Brigitte y passe ses semaines. Les contraintes y sont formatrices et l'éducation qui y est dispensée l'a durablement marquée. L'essentiel des cours est assuré par des religieuses et la confession obligatoire a lieu deux fois par semaine. Comme elle le dit à Philippe Besson en 2016 :

— J'ai fait 15 ans de Sacré-Cœur. Ça te maintient dans le droit chemin !

Elle précise encore un peu plus dans *L'Express* quelques mois plus tard :

— J'ai passé ma scolarité à ignorer le dossier des chaises. Il fallait se tenir droite.

Messe quotidienne chaque matin avant les cours, uniforme bleu marine, environnement non mixte : la discipline est bien stricte dans cet établissement privé, pour une jeune fille éprise de liberté comme Mademoiselle Trogneux, qui avoue elle-même :

— Je n'étais pas une jeune fille très sage. J'étais souvent collée pour impertinence.

Ce carcan fait des week-ends au Touquet, de la vie sociale intense et des divertissements d'adolescente des

espaces de respiration indispensables. Heureusement, mai 68 arrive. Cette explosion sociale résonne jusqu'à Amiens : Brigitte et ses amies refont le monde, discutent à l'infini des espaces de liberté qui vont s'ouvrir, regardent avec curiosité ce qui se passe à Paris. Elles ont 15 ans : très jeunes ados, elles ont vu arriver l'explosion du rock'n'roll, des surprises-parties, des jeans, des yé-yé. Voilà Brigitte aux premières loges pour cet événement qui va changer tant de choses dans la société française. Dans sa chambre tapissée de photos de Clint Eastwood, son idole, cette fan des Rolling Stones voit bien que le pays dans lequel elle devient adulte n'est plus celui de ses frères et sœurs aînés, ni celui de ses parents. Sa fantaisie s'y adapte sans souci. L'autonomie intellectuelle que lui ont accordée ses parents y est pour beaucoup. Elle n'est pas facilement décontenancée et a, déjà, une solide liberté de penser et un esprit critique affirmé. Ainsi qu'un certain sens de la solidarité : Maëlle Brun raconte dans la biographie qu'elle lui consacre que Brigitte avait à cœur de faire profiter ses amies de la confiance et de la liberté que ses propres parents lui accordaient. Elle réceptionnait les lettres d'amour que leurs amoureux ne pouvaient leur envoyer, en raison de parents trop stricts ou parce qu'elles étaient pensionnaires à La Providence. La jeune Trogneux livrait le courrier reçu chez elle à ses amies...

L'année suivante, en 1969, elle entre au lycée, sans changer d'établissement : c'est toujours au Sacré-Cœur qu'elle se rend tous les matins, mais la discipline stricte s'est un peu adoucie depuis les soubresauts du printemps soixante-huitard. Il n'y a plus d'uniformes,



et la mixité est désormais de mise : la classe de Brigitte compte désormais quelques garçons, certes encore très peu nombreux. Brigitte s'était habituée à « se tenir droite » ; elle entend bien maintenant profiter de ce vent de liberté qui souffle sur la société française de cette fin des années 1960. Des années plus tard, elle dira au sujet des contraintes de la vie à l'Élysée :

— Il n'est pas né celui qui m'enfermera !

C'était déjà son credo au Sacré-Cœur...

\*\*\*

Sa jeunesse est, de fait, beaucoup plus délurée et fantaisiste que celle d'Emmanuel Macron, gamin et adolescent doué, vivant par et pour les livres, au sein d'une famille de médecins brillants, où tous les enfants sont premiers de leur classe, et aimant par-dessus tout la compagnie des adultes...

Brigitte, elle, ne se sent jamais mieux qu'au milieu de sa « bande », libre et très sociable, au sein de cette bourgeoisie aisée d'Amiens dont elle connaît tous les codes et à laquelle elle appartient depuis sa naissance : des boums du samedi soir, où elle danse des rocks endiablés dans les minijupes que ses parents l'autorisent à porter, aux week-ends sur les plages du Touquet, elle vit une adolescence que tout le monde qualifierait de joyeuse. Elle dira pourtant en 2017, dans une interview à *ELLE* :

— Je n'ai pas apprécié l'adolescence et c'est pour ça que j'ai apprécié de passer une partie de ma vie professionnelle au milieu des ados, il y a tant de fêlures en

eux. Soit ils regrettent leur enfance, soit ils veulent être adultes, mais ils ne sont jamais là où ils se trouvent. Je me souviens d'avoir éprouvé ce sentiment.

Cette communion de sentiment est sans doute l'une des raisons qui ont fait d'elle, des années plus tard, une enseignante passionnée et attentive, capable de comprendre les angoisses et les attentes de ses élèves. Et peut-être aussi une prof de théâtre si prête à voir à la fois les adolescents montrer leur vulnérabilité et leurs émotions, et se mettre en scène...

Cette vie sociale bien remplie ne l'empêche pas de décrocher son bac littéraire sans problème en 1972, rapportant une mention « très bien » au passage et faisant la fierté de ses parents, issus de milieux où on fait peu d'études. Bachelière, bientôt étudiante : les portes de la liberté s'ouvrent encore un peu plus. Elle voit grand, elle rêve loin. Cette littéraire pur sucre entame des études de lettres, qui seront couronnées par une maîtrise consacrée à l'amour courtois. *Le Point* livre en mai 2017 le témoignage de Grégoire Champion qui était voisin de cabine de plage de Brigitte au Touquet : jeune, ce n'était « pas une bringueuse », dit-il, elle était « très instruite ». Elle apprit même le patois picard, qu'elle peut parler avec Line Renaud, comme le révéla cette dernière en début d'année 2018.

Populaire, jolie et courtisée par les beaux partis amiénois, c'est pourtant pour un jeune étudiant rencontré au Touquet qu'elle va craquer. André-Louis Auzière poursuit des études bancaires à Lille, après quelques années à Paris. Fils d'un commissaire aux comptes,

né au Cameroun par le hasard des affectations de son père, Louis-André Auzière a 23 ans. L'histoire d'amour se déroule en accéléré : peu après son 21<sup>e</sup> anniversaire, elle épouse le jeune homme de deux ans son aîné au Touquet, lors d'une cérémonie rassemblant de nombreux notables : au-delà de la notoriété de la boutique familiale, Jean Trogneux est membre du Rotary, préside le Comité régional olympique de Picardie et dirige la Ligue picarde de tennis. Autant dire qu'il côtoie tout le gratin de la région.

Ce jour-là, Brigitte n'est plus « la petite Trogneux » : elle devient « Madame Auzière ».

\*\*\*

Curieux choix pour une jeune femme aussi éprise d'indépendance et de liberté que ce mariage à un âge si précoce. Mais Brigitte veut être mère, et vite. Un désir de maternité qui se concrétise rapidement : Sébastien naît en 1975, suivi de Laurence deux ans plus tard. À 24 ans, elle est déjà mère de deux enfants, et Tiphaine suivra en 1984, lors de la dixième année de mariage des Auzière. Elle n'est plus seulement la fille du chocolatier ou l'épouse d'un banquier : la voilà mère de trois enfants. La famille s'est installée à Lille, où André-Louis mène carrière. Diplômée en lettres, épouse et mère, embauchée en 1982 comme attachée de presse à la Chambre de commerce du Nord-Pas-de-Calais : la vie d'adulte de Brigitte Auzière a commencé sagement. Sa route semble toute tracée.

Le premier virage s'annonce pourtant.

Peu de temps après la naissance de Laurence, son époux est nommé en Alsace pour prendre la direction de la Banque française du commerce extérieur à Strasbourg : toute la famille déménage dans une très belle maison de la commune chic de Truchtersheim, où la jeune trentenaire s'intègre rapidement à la vie sociale locale. Le quartier est très aisé, mais ce sont les Auzière qui occupent la plus belle villa. Elle se lie avec les voisins, rend service, invite dans sa jolie maison, rapporte des macarons de chacun de ses voyages à Amiens. Moins de cinq ans après son arrivée, elle fera même l'expérience de la politique locale en figurant en bonne place en 1989 sur la liste électorale municipale apolitique « Truchtersheim demain », sans être élue.

C'est là, dans l'est de la France, que la vie de Brigitte va prendre un tournant inattendu : fraîchement installée rue des Coquelicots, discutant avec une mère d'élève devant l'école des enfants, elle apprend que la direction diocésaine qui gère les établissements privés locaux cherche des enseignants. Elle postule.

Et va découvrir ce qui sera sa passion pour les 30 années suivantes : l'enseignement.